

2020



Septembre

Octobre

**Dossier de presse - Musée de Guéthary –
Exposition « Jean-Marc Comby »
Septembre – Octobre 2020**

Le mot du directeur...

Jean-Marc Comby

J'ai rencontré le peintre Jean-Marc Comby grâce à un ami collectionneur d'art.

J'ai été tout de suite enthousiasmé par son projet d'exposition intimement lié à l'histoire de la villa Saraleguinea. Voir exposées, aujourd'hui, sur les murs du Musée, les œuvres imaginées par son ancêtre et réalisées un siècle plus tard par Jean-Marc Comby est l'aboutissement d'un travail de mémoire formidable.

J'espère que cette exposition sera à nouveau une source d'inspiration pour d'autres artistes et qu'elle s'inscrira dans une longue suite de projets artistiques liés à l'histoire de la maison...

Je vous laisse découvrir « Iruskian lehen eta azken musua », « Le premier et le dernier baiser du soleil ».

Jacques DUPIN
Directeur du Musée



Communiqué de presse

Jean-Marc Comby, peintre

Iruskiain lehen eta asken musua

_____ Le premier et le dernier baiser du soleil

du 7 septembre au 31 octobre 2020

En 1910, un certain Jean Detaille visite la Villa Saraleguinea à Guéthary.

Il est troublé par l'inscription "Le premier et le dernier baiser du soleil" gravé en basque sur une des façades de la maison.

Par la suite, il imagine toute une série de tableaux pour la Villa, tableaux qui ne virent jamais le jour car Jean Detaille n'était pas peintre, mais un homme psychologiquement malade.

Après sa mort en 1912 on retrouva la description de ses tableaux.

Le peintre Jean-Marc Comby, arrière-arrière petit neveu de Jean Detaille, se propose de les réaliser et de les installer dans la villa Saraleguinea à la mémoire de son ancêtre.

Texte gravé en basque sur une des façades de Saraleguinea.

(Villa qui abrite le musée de Guéthary)



JEAN-MARC COMBY

du 7 septembre au 31 octobre 2020



musée de France

Parc André Narbaïts - 64210 GUÉTHARY

14h à 18h sauf mardi et dimanche

99211MGuethary Tél. 05 59 54 86 37 - www.musee-de-guethary.fr

Sommaire

- Le « mot » du Directeur page 1
- Communiqué de presse page 2
- Affiche page 3
- Sommaire page 4
- A propos... pages 5 à 9
- Jean-Marc Comby pages 10 à 16
- Renseignements pratiques page 17

A propos...

Étonnante genèse que celle de cette exposition proposée au musée Saraleguinea par Jean-Marc Comby.

Peintre de la narration classique, élevé chez les jésuites, l'artiste revisite les thèmes mythologiques et religieux en centrant sa recherche sur la carnation et les corps. Pour cette série le peintre restitue les « apparitions » qu'eut un de ses aïeux, en ces lieux, 100 ans auparavant.

Quelques mots d'explications s'imposent pour en saisir le fil.

Au commencement, il y eut Édouard Detaille, peintre académique de la troisième république et oncle de l'arrière grand-mère maternelle de Jean Marc Comby.

Nous lui devons une pièce majeure « le rêve » qui figure dans la collection permanente du musée d'Orsay (le musée Bonnat en possède également une copie).

Le grand peintre pompier avait un frère : Jean, seul survivant d'un accouchement compliqué au cours duquel son jumeau mourut.

Dès l'adolescence, Jean présenta des troubles psychotiques justifiant son internement à la clinique du Dr Blanche à Paris (Etablissement où fut interné Gérard de Nerval avant lui).

Édouard, frère aimant et protecteur, l'envoyât régulièrement respirer le bon air balsamique du Pays Basque dans la Villa Saraleguinea à Guéthary.

Ce personnage fragile et fantasmagorique y eut des hallucinations extrêmement précises qu'il colligeât dans un carnet.

Chaque vision représentant un tableau minutieusement détaillé auquel Jean donna un titre en basque.

Après son décès, ce carnet fut retrouvé et confié pour traduction à un homme érudit, passionné de culture et de grammaire basque : Etienne Decrept.

Ce personnage mondain était l'arrière grand père d'Isabelle, la future femme de Jean Marc Comby.

L'artiste récupérât ce carnet dans la bibliothèque familiale et, lentement, l'idée mûrit de restituer sur une toile ces hallucinations, ces (s)cènes fantasmées faites « d'étranges nymphes impudiques à la chair grise », ces fragments de rêves d'un aïeul oublié.

Thierry Genin Etcheberry
Guéthary - 2020

FLEURS DE PEAUX ET AUTRES VARIATIONS ZOOTOMIQUES...

Vers 1998, ce rejeton d'Ouranos ou de Kronos peignait sur d'amples toiles, des poussières, prélevées dans le Château de Cadillac – gloire des Ducs d'Epéron, puis atroce prison pour femmes ainsi que des microcosmes cellulaires dont le « galactophore », petit animal au nom trompeur. C'est la cellule du cancer du sein. Déjà, ce donneur de titre ironise en élégiaque ; les fluides et le suintant, les chairs et les téguments les plus délicats sont nommés et voués à la douleur, l'atroce, la mutilation ou l'ablation... Ce poète-fabuliste animalier qu'il est n'a pas encore laissé tomber le masque, cependant on peut le croiser entre les vitrines du somptueux Muséum d'Histoire Naturelle de Genève. Est-ce trop de rappeler ici au lecteur que le Père aura été médecin de marine et que la biologie est aussi une affaire de famille... Les (anti)corps qui font défection sont légion dans cette tribu. Reste à savoir ce qui magnifie le Travail. Fils de toubib navigant, c'est toute une architecture et un paysage mental qu'un gamin s'approprie – élevé religieusement – avant de faire les Beaux-Arts de Paris.

En découvrant l'œuvre de **Jean-Marc Comby**, il faudrait ne plus penser aux donneurs d'organes, qui, selon Gürom Klintman, chirurgien américain, « sont majoritairement des gens dont vous ne voudriez pas que vos enfants les fréquentent » (1) : chez cet artiste, ni tripailles ni viscères. Lorsqu'il fréquente le boucher ou la poissonnière de son quartier, devant l'étal ou derrière le charpi (billot sur lequel le tonnelier taille les douves et les cornes), dans la chambre froide ou l'arrière-cour, il s'ébahit devant une tête, un poitrail offert ou une colonne vertébrale, voire la carcasse d'arrêtes d'un animal marin. Il portraitise les gisants, leur mise en pièces, et parfois le désordre apparent qui semble régler la scène.

La valse pour « jambes de bois & gueules cassées »(2) du monde de l'art peut commencer pour « encadrer » la composition de l'Œuvre : une mesure goyesque, du Chardin et du Soutine, en contrepoint le Cannibale de Rotenburg et Gunter von Hagens, pour « faire moderne », quelques moulages de la Faculté de Médecine de Montpellier (3), quelques céroplasties d'Honoré Fragonard (Cousin de ...), réunies à l'Ecole vétérinaire de Maisons-Alfort, en sourdine Géricault et Rodin le démenbreur, pour évanouir Donatello, Verrochio, Zumbo et Merisi, Sun Yang et Peng Yu. Basta ! Y criadillas...(4)

Hors portraits, J. M. C. c'est un combine-painting et un faux dripping, un free jazz savant issu des années 60-70. La trame est précise, l'exécution est libre : « Acta sacra, libera verba ». Il peint (ou sculpte) à pleines mains nues (ou avec gants chirurgicaux...) sa « belle gadoue » et ses colles de peau ; la mise au carreau lui donne des libertés et vitesses de travail – de quelques jours à quelques courtes semaines (d'insomniaque) – précipitation nécessaire à l'intensité émotionnelle qu'il lui faut pour accomplir ses œuvres monumentales. Et « lâcher prise intellectuellement », au sens oriental du terme : la virtuosité acquise de longue date allège l'esprit. Taille-t-il (trim an clip) ou tire-t-il (shoot) portraits et effigies, ses teratologies et martyrs autophages, ses fayoums effarés et racornis, dont l'écorce ou l'écaille éclate, le vélin se plisse, se ride et se fripe ou se cribble, les viandes s'abandonnent aux « récollations ». Cependant, il faudrait choisir de parler de « nature quiètes » ou « natures coites », tel que le redit Pascal Quignard, qui préfère cet usage ancien à celui de « nature morte », paradoxalement « still life » en anglais.

Peintre, **Comby** a choisi la mise au carreau du modèle plutôt que le poncif, le pantographe ou la projection optique, afin de protéger ses hardiesses gestuelles. C'est dans le labo électronique que se façonnent les sélections, les remembrements et dispersions, les acoquinages et montages plus ou moins vertueux, les ombres de Sir Charles Bell (5), Mary Shelley (6) ou Pierre Molinier (7) se réattribuant des morceaux choisis de son corps idéal ; puzzles de pixels issus de publicités criardes de supermarchés, mixées à ses propres photographies ; les étals de **Comby**, verticaux ou horizontaux, ses bancs et tablées de Cène ou de Cana ont une gestation

électronique singulière. Les fonds, les «rideaux de couleurs» pourpres cardinalices, les camaïeux garance et vermillons trafiqués à la lumière des néons cold light et rectifiés à la lumière du jour, les jaunes, les gris-bleu et les noirs de ses jus sont aujourd'hui à rapprocher de ses mots d'octobre : «Bien sûr, maintenant je vise au monochrome.»

Quant aux statues de lambeaux et charpies enduites qu'il divinise, sans doute faut-il insister sur les socles-stèles mobiles de certaines bestioles, roulant tels que des civières ou des chariots-catafalques. Récemment, *Jean-Marc Comby* a «découvert» le bitume noir qu'il lie à une coction de caoutchouc, de latex, et dont il recouvre certaines productions, dont deux «gisants verticaux» et un barzoï. La qualité de cet enduit est de ne sécher jamais complètement, soumis aux variations climatiques ou thermiques. Cet animiste ainsi fait suinter et rendre les exsudations de totems que l'on voulait croire fixés ad vitam.

Au début de l'automne dernier, passant dans son nouvel atelier bordelais – très lumineux – on pouvait voir dans un coin, épinglées à la hâte, trois reproductions confidentielles : «Le bœuf écorché», de Rembrandt, «Transfugamento del corpo di San Marco», du Tintoret et «Resurrezion dela carne», de Luca Signolli. Au bout de la rue Poyenne, le fleuve qui monte et redescend avec les marées ; sur les berges quelques carcasses de bateaux qui rouillent silencieusement.

Gilles Christian Réthoré

1 – In *New Scientist*, London 2005, cité par *Courrier International*

2 – Nom « affectueux » donné aux mutilés et grands blessés de la Guerre 1914-1918

3 – La plus ancienne d'Europe...

4 – *Criadillas* : les couilles du toro de corrida que certains dégustent « après », comme un caviar.

5 – Chirurgien réputé, il fut le professeur du *Sir Docteur Arthur Conan Doyle*.

6 – Auteur de « *Frankenstein ou le Prométhée moderne* ».

7 – Peintre et photographe surréaliste bordelais sulfureux, réputé pour ses photomontages raffinés et complexes.

Gigantesque présence

Rien ne doit sortir de la toile
Titien

C'est cette irruption de la dissonance dans l'homme, que la peinture enfonce entre langue et sexe. C'est cette ombre que Titien, Tintoret et Poussin vont approfondir dans la reposante image que l'homme se faisait de lui-même.

Expérience énigmatique et torturante de peinture, où l'inconcevable va avoir lieu. Si donner la vie c'est aussi apprendre la mort, le peintre alimente l'existence et met à nu l'origine, dans la chair à vif.

Ces verts, ces marrons, ces blancs, ces rouges, suggèrent que de l'équarrisseur ou du chirurgien, dans la donnée lente ou rapide de la peinture, réalise l'inharmonie signifiante. Une forme de connaissance différente voit le jour, irréductible à quelques discours ou maîtrise que ce soit.

C'est un déchirement que Jean-Marc Comby orchestre : portant chaleur, lumière et densité à un degré d'énergie absolue, comme l'enfant avide pousse ses poings et transforme ce que voit la peinture : la vérité en face.

Vérité du vide et du recouvrement, sans le secours de la théologie, que de sa main de broyeur, il livre à elle-même. Acte pur de transsubstantiation, entre quelque chose et rien, entre la cellule et ce point mort de l'espace, où il se situe pour peindre.

Il y a dans Rubens comme dans Comby ce déboulé du corps, cette fabuleuse lumière de la viande qui signe l'autonomie de la peinture. Immanente luminosité du paradis où l'esprit accompagne l'incarnation. De hiératisme, d'indifférence, il n'est point question ici. Quelque chose a chuté dans le corps, dans le plein du sexe, éclairant le fond dramatique de l'espèce humaine.

Opaque carnation où va se jouer un champ de forces, dans la vision directe, dans la jouissance absolue de la matière. L'image est filigranée et se consume aussitôt. Débauche de repentirs, formes et de couleurs, où nous sommes conviés, pour vivre l'assomption des éléments catalyseurs d'une réelle auto dévoration.

Jean-Marc Comby n'a pas choisi la voie facile : ni image, ni non-image ; ni figure, ni non-figure, ni sacralisation du sexe, ni son oubli, mais cet entre, qui se nomme désir.

Par tous les organes, nous sommes dans la peinture, pour regarder le dessous des choses : le peintre ayant pour vocation de nous les montrer. Noyés en elle, comme en une poche de liquide amniotique, où la pesanteur même est vivante. S'il y a dévoilement jusqu'à l'obscène, il est pris dans le tourbillon du temps.

Ce pugilat du corps nous rend tangible une larme. Tout naît ici dans une foulante précipitation. Les visages, les torsos, les feuilles, les amas de terre, les touffes d'herbe dans un état de surcompression extrême, gesticulent dans la mer étale.

Épousailles et antagonismes de lignes et de couleurs, de griffures ; l'humain prend son poids de chair pour être envoyé au loin dans les nuages, dans les étangs. La nudité est un fait de langage. Le peintre creuse jusqu'au squelette, jusqu'à la cellule primordiale. Et ce blanc d'amidon, si prompt à cacher le sang, le pus, met au clair ces dépôts d'abîmes : des verts de boue, des phosphorescences de pourriture, des bruns de marécages, des mauves vineux, des bleus-tripes...

C'est de l'espèce, dont il s'agit de parler, ce qui est à voir et à observer : en fait la rude tâche de la peinture.

La couleur pas plus que l'humain, n'est libre : la lumière brise la coquille où Cimabue pénètre la chair de Saint-François.

Les écluses de couleur et de sens s'agrandissent. L'espace – et ce qu'il enserme – est envahi de gros plans hallucinatoires, de dynamismes insolites. Les distances internes, les hiérarchies de la surface, instaurent toutes les singularités.

De la tentative de neutraliser fonds et formes, Jean-Marc Comby dilue la matière, la corrompt, en créant, transits, traces ouvertes, dans fin reprises.

Ce lieu des recommencements contrecarre le chaos originel, et règle l'ordonnancement de la nature et du monde. Fièvre et prodigalité, la lumière est hissée au point d'intensité tragique où travaillent en substance arrachement et libération.

Les ciels de Comby sont des langues de lave. Du déluge au retrait des eaux, la peinture est reprise au degré zéro de la cellule. Du fœtus humain agrippé au nid douillet, jusqu'à l'ancre crépusculaire de l'univers, la création s'articule à l'économie subjective de celui qui peint.

Katia Feijoo

Bordeaux, le 21 mai 1998

Jean-Marc Comby, peintre

Exposition du 7 septembre au 31 octobre 2020

Il y avait cet ancêtre à la célébrité disparue dont la famille parlait souvent, ce peintre pompier d'une époque révolue où le monde encore pleine d'une gloire meurtrie prenait la guerre comme une revanche héroïque. Ces peintres officiels entretenaient un feu guerrier en peignant de magnifiques scènes de charge de cuirassiers aux yeux exorbités, à la face hurlante qui semblait défier toute intelligence, préparant la future génération au sacrifice ultime.

Au-dessus des fumées noires des usines, de leurs bruits assourdissants, un soleil éclatant baignait un monde fait de mythes ressassés à la beauté boursouflée où l'uniforme rendait invincible celui qui le portait.

Revenaient ces conversations familiales joyeuses et bruyantes qui soudain baissaient d'intensité. Une seule voix parlait doucement, puis le silence. Des regards timides et entendus se croisaient autour de la table.

Affleurait alors la mémoire de l'oncle oublié. Points de suspension dans le récit familial. Le conformisme est fait d'omission. Il laisse errer ses fantômes.

Il était le frère caché du grand peintre. Son ombre fragile. Peut-être qu'un puissant rayon lumineux avait frappé son cerveau lors de sa jeunesse, lui donnant cette inquiétante lucidité enfantine du monde réel. Il avait ce don de percer à jour le discours avec lequel s'entourent les hommes, d'entrevoir les fleuves sourds qui les emporteraient vers leur fin.

Son être reposait sur une mélancolie liquide qui s'infiltrait dans les possibles de son existence. Elle ralentissait ses désirs. Le plongeait dans une contemplation muette.

"Quel est ce gouffre sur lequel nous dansons ?" se demandait-il.

Son frère l'envoya loin de la mondaine ville dans une région qui lui semblait posséder les vertus de calmer les âmes tourmentées.

Une région où les éléments étaient les premiers à jouer de manière infinie la tragédie de la destruction et de la lente renaissance du monde.

Majestueux combat entre une mer tumultueuse et de fragiles côtes. Ces falaises malades étaient faites de peaux minérales en desquamation sur lesquelles les dernières strates herbeuses glissaient vers le vide, entraînant chemins et maisons. Et l'on pouvait voir alors sur les hautes falaises le reste de murs ocrés pareils à des ruines antiques.

Les montagnes, collines, vallées, suintaient d'une lourde humidité que réchauffait un soleil gris plongeant le pays dans une brumeuse torpeur que venaient soudain balayer de violents vents maritimes, mélangeant leurs haleines salées à celle de la terre.

La vie sur ce bord de mer était faite de césures brutales, de beautés aveuglantes. Et le corps tout entier était écrasé par le roulement continu des vagues qui crénelaient en de stridentes couleurs un horizon éclatant. Son rougeoiement sanglant terminait d'épuiser ce cerveau malade.

Il fut un jour invité à visiter une villa de la côte tout nouvellement construite. Elle lui sembla grasse et légère, singeant les lourdes fermes des terres intérieures avec une désinvolture citadine. Le rouge sang de ses pans de bois, tels des blessures sur une peau blanche, était pareil à celui des uniformes militaires. Il eut la sensation, pénétrant dans la villa, de rentrer enfin dans la chair du mensonge. Non pas un mensonge d'ordre moral mais un mensonge de la forme. Il était dans un ventre mou, embonpoint suffisant d'une confortable beauté. Un esthétisme noyé dans l'ornementation comme des viscères étalés sur une table.

Il s'était retiré dans une pièce tranquille de la villa. Posé dans un cendrier un cigare mal éteint dégageait encore ses lentes volutes bleues dérivant telles des voies lactées dans un espace devenue immense où un grain de poussière était une planète. Elles finissaient leur dérive sur des sombres boiseries où, par un caprice du soleil couchant, glissait un rectangle de lumière

tel un étrange tableau où les nœuds et les reliefs du bois dessinaient d'étranges formes. A cet instant son imagination se déploya. Dans un rêve éveillé lui apparut petit à petit, comme posé sur la surface lisse d'une toile, un palimpseste de fine matière percée d'éclats rouges. Émergeaient doucement dans une lumière crépusculaire d'étranges nymphes impudiques à la chair grise. Une morbidité éteinte presque invisible se dégageait de ces peintures incapables de déchirer l'atmosphère ouatée de la pièce. Il eut alors la certitude d'avoir relié son imaginaire à la réalité.

Au-dessus des meubles sombres la course d'un soleil démiurge faisait apparaître un bref instant ces êtres de chair qui glissaient sans bruit vers la nuit.

Les tableaux devenaient ces hauts candélabres de son enfance que l'on éteignait un à un lors de l'office des ténèbres du vendredi saint. Dansait alors dans l'église une lumière sépulcrale qui descendait lentement le long des piliers pour disparaître ensuite dans l'obscurité des allées. Ne restait alors visible que l'officiant baigné d'un lourd nuage au parfum épais fait d'encens et de cire brûlée. Épousant la flamboyante théâtralité du rite romain, le prêtre se tournait avec un désespoir feint vers la nuit habitée dorénavant par un corps de douleur.

Il était ce prophète Jérémie à l'espoir perdu qui pleurait la mise à nu de la ville trois fois sainte.

Par glissement de son imagination c'était une beauté fixée par la mort que pleurait cet oncle malade devant ces fugaces tableaux où se reposait la blancheur crépusculaire des corps, pareille à celle des fous qui errent nus sur les dalles froides des asiles.

Adolescent, par un soir d'hiver, il s'était déshabillé entièrement dans un sous-bois comme une offrande à la nuit glacée. Sa nudité faisait une petite tache blanche dans l'obscurité naissante. Étreignant un arbre il souleva délicatement l'écorce mettant à nue la pulpe blanche et humide du tronc, lui rappelant le miracle de la peinture capable de rendre les vibrations de la chair. De révéler la vérité pleine des corps. Cette chair il voulait l'approcher entre désir et contemplation. Il aimait le corps des femmes et cet amour s'incarnait maintenant devant lui.

L'eau sombre de la nuit s'infiltrait maintenant par les fenêtres noyant la pièce d'une obscurité dense dans laquelle il se sentit disparaître. Et ses yeux fermés gardaient encore la trace lumineuse et confuse des corps nus. Ce monde avait disparu. Il continuait pourtant à imprégner sa chair d'un parfum humide et froid.

Jean-Marc Comby
Bordeaux - 2020

Biographie

- 2010

" *Des animaux et des hommes* " Musée d'Aquitaine, Bordeaux

- 2006

" *Still Natur* " Hessisches Landesmuseum, Darmstadt, Allemagne

- 2003

" *Sculptures animalière* " Novart, Bordeaux

- 1999

"*Empreintes 2*" Domaine de Lescombe

- 1998

"*Poussières*" Châteaux des Ducs d'Épernon Cadillac

"*Empreintes*" Espace du bateau-Lavoir, Paris

- 1997

"*Cellules*" Musée Bonnat, Bayonne

- 1996

"*D'après Poussin*" Galerie Zographia, Bordeaux

- 1985 – 1990

Beaux-Arts de Paris

Catalogues



" Poussières"

Texte Alain Glycos, Katia Feijo, Editions Confluences



"Still Natur "

Hessisches Landesmuseum, Darmstadt, texte de Klaus-Dieter Pohl, Gille-Christian Réthoré

Textes

- Alain Glycos : "Skones" Editions Confluences
- Marie Laure de Cazotte : " Empreintes "

Collections

- Département peinture et cabinet des dessins du Hessisches Landesmuseum
- Collections privées

Lien site internet

jeanmarcomby.com



Hirugaren iluntasuna

Troisième ténèbre

Acrylique sur toile – 2020

220x144 cm



Corps lumineux de St Mnémogyne

Acrylique sur toile – 2014

160x270 cm

Collection Privée



Musicienne de la rivière Swann

Acrylique sur toile – non daté

170x315 cm



Soka itsaliak
Les cordes éteintes
Acrylique sur toile – 2019
250x145 cm

Renseignements pratiques

Adresse :

Musée de Guéthary - Parc municipal André Narbaitz
Maison Saraleguinea - 64210 Guéthary

Horaires d'ouverture :

Mai/juin/Septembre/Octobre

Tous les jours sauf mardi et dimanche - 14h/18h

Juillet/Août

Tous les jours sauf mardi et dimanche - 15h/19h

Fermeture 14 juillet - 15 août

Tarifs :

Entrée libre enfants et jeunes de moins de 26 ans

2 € entrée adulte

1 € groupe à partir de 10 personnes

Gratuit le 3^{ème} samedi du mois

Accès handicapés – rampe d'accès

Directeur du musée : Jacques Dupin

directeur@musee-de-guethary.fr

Contacts presse : Anne Deliard **Tél. :** 06.82.87.78.90 (ou)

Musée - 05.59.54.86.37 **Mairie -** 05.59.26.57.83

Email : musee.guethary@wanadoo.fr

Site Internet : www.musee-de-guethary.fr

Page Facebook : @guethary.fr

Instagram : museedeguetharyofficiel

<https://fr-fr.facebook.com/pages/category/History-Museum/guethary.musee/posts/>

<https://www.instagram.com/museedeguetharyofficiel/>